



© Koen Broos

24 septembre..2 octobre 2015

LA CERISAIE

Anton Tchekhov / Tg STAN (Belgique)

création de la version française / coproduction
compagnie associée



Revue de presse

Une fête théâtrale en mode majeur sur les adieux

Dans chacune des grandes pièces d'Anton Tchekhov, une fête a lieu. Une fête d'adieu. Après la fête, on entend un coup de feu, tout le monde rentre chez soi, un manuscrit est déchiré. Ou la maison et les terres sont vendues, comme dans *La Cerisaie*, sa dernière pièce. Chez Stan, on danse longuement derrière les fenêtres, l'abattage des arbres ne s'entend pas encore, une hache n'est que brièvement visible et les personnages font durer les adieux. Voir jouer Stan est une fête (d'adieu) de deux heures.

Anton Tchekhov est l'auteur idéal pour la compagnie Stan. Voici la sixième fois en un quart de siècle d'existence qu'elle met en scène un Tchekhov, cette fois-ci avec une distribution nombreuse. Frank Vercruyssen et Jolente De Keersmaeker s'entourent de comédiens qui se sont déjà produits plusieurs fois avec eux : Robby Cleiren, Bert Haelvoet et l'insurpassable Stijn Van Opstal. Mais cinq jeunes talents veulent, eux aussi, montrer ce dont ils sont capables et prouver qu'ils peuvent jouer dans le style typique de Stan : Evelien Bosmans, Lukas De Wolf, Evgenia Brendes, Scarlet Tummers et Rosa Van Leeuwen.

Et ils le font avec beaucoup de classe et d'esprit. Ils ont tout à fait compris comment jouer à jouer. Ils jouent des personnages, ils jouent qu'ils jouent, ils se relativisent, se font délibérément trébucher par moments, commentent ce qu'ils font et ce que font les partenaires, et surtout : ils rayonnent d'un plaisir de jouer communicatif, tellement caractéristique de Stan. Ils sont tantôt hilarants, tantôt subtils, avant de faire glisser le grotesque vers des scènes profondément tragiques. Que leurs exclamations soient émotionnelles ou rationnelles, elles sont toujours crédibles.

Dans *La Cerisaie*, Lioubov rentre chez elle après un long séjour à l'étranger. L'homme d'affaires Lopakhine donne le coup d'envoi du récit, il dit que nous pouvons commencer, indique où doivent se placer les acteurs et explique qu'il est lui-même monté en grade, de fils de paysans à homme d'affaires – il est un paysan qui porte des chaussures jaunes. Lioubov est enthousiasmée par son retour. Elle est fauchée et a le cœur brisé, mais elle se console en retrouvant sa fille, sa fille adoptive, son frère, la bonne et les valets. La rencontre avec l'étudiant et précepteur Pétia est douloureuse, car il y a sept ans il était le professeur du jeune fils de Lioubov, qui est mort à ce moment-là.

Treize personnages peuplent le plateau. Van Opstal et Haelvoet tiennent des doubles rôles ; ils le font en annonçant le changement et en enfilant une autre veste. Tous les personnages ont un caractère distinct, un peu plus développé chez l'un que chez l'autre, mais toujours « vrai ». Ils étoffent le texte de commentaires, de didascalies énoncées à voix haute et de concertations chuchotées lors des grands changements de décor. Ils traînent les hautes fenêtres d'un côté à l'autre, ils déplacent de longues tables, ils relèvent les persiennes accrochées très haut et les baissent de nouveau à mesure que l'obscurité doit tomber. Il y a toujours des raisons de bricoler, que ce soit aux projecteurs ou aux ficelles. Il y a même quelques tours de passe-passe : une petite flamme par-ci, un nuage de fumée par-là, un pantalon qui disparaît, une femme qui plane accrochée à des ballons. À certaines occasions ils indiquent comment le truc fonctionne, tout comme ils montrent dans leur jeu comment ils font semblant, mais pas tout à fait.

Tchekhov qualifiait explicitement sa dernière pièce (1903) de comédie en quatre actes. Mais comme ce fut souvent le cas pour ses textes dramatiques, on traita *La Cerisaie* comme une tragédie. Au cours du siècle qui s'est écoulé depuis, la pièce a fait l'objet de nombreuses interprétations différentes. Chez Stan il s'agit bien d'une comédie, renforcée par des ajouts personnels, mais d'une comédie aux accents mélancoliques. Faire ses adieux est difficile, on le reporte sans arrêt, on lance des plaisanteries vaseuses, on danse pour faire disparaître la réalité ; on veut prendre la fuite, mais on ne le peut pas. Qu'il s'agisse du progrès social ou de la déchéance de l'Occident, que le sujet de la pièce soit l'appât du gain ou les splendeurs passées – tout y figure. Est-ce le tragique de l'impuissance humaine ? De la perte ?

Tchekhov veut éviter toute lourdeur et Stan réussit à le suivre dans cette voie, sans s'enliser dans des interprétations chargées ou des exagérations bouffonnes. Au contraire, les acteurs plus âgés de Stan et les jeunes talents savent parfaitement doser la quasi-nonchalance, le rythme, le plaisir de jouer et de danser, leur attention aux détails, la légèreté dans le jeu, leurs caractérisations vives, la vivacité des dialogues. Stan n'impose pas d'interprétation déterminée, mais offre largement aux spectateurs l'occasion de donner leur propre tournure aux états d'âme interprétés, et laisse le spectateur profiter pendant deux heures du jeu en tant que tel.

Tuur Devens, *De Theaterkrant*, le 21 mai 2015

(..) D'habitude, la farce et le tragique se fondent l'un dans l'autre chez Stan. Mais cette fois-ci, le grossissement grotesque et la caricature mordante restent discrets. Ce qui domine, c'est l'indulgence. La situation désespérée est modelée avec amour, mais en teintes douces. Visages graves, conversations méditatives : dans cette Cerisaie, la folie est très loin. Nous devons nous contenter d'esquisses. Comme la drôle de démarche qu'adopte Van Opstal pour interpréter Firs, le valet âgé. Ou la manière obsessionnelle dont Raniévskaja (Jolente De Keersmaeker) étroit ses amis et les membres de sa famille à son retour. De kersentuin est un spectacle plein d'esprit ; nous avons vu du théâtre enlevé. Mais le plus beau, c'est quand tout s'arrête. Alors on regarde, fasciné, avec quelle beauté l'immobilisme est porté en scène. L'attentisme de cette génération figée s'éternise, en attendant qu'il se passe peut-être quelque chose. Mais prendre l'initiative ? Que non.

Geert Van der Speeten, *De Standaard*, 20 mai 2015

(...) Rarement vu une mise en scène à la fois aussi réfléchie et aussi virevoltante de La Cerisaie d'Anton Tchekhov. Une version impressionniste, semblerait-il, d'un récit typique de l'auteur : une famille jadis très fortunée ne peut quasiment plus joindre les deux bouts et est plongée dans un profond malaise. Malgré tous les projets qui sont échafaudés, personne ne peut (ou n'ose) décider si l'immense cerisaie du domaine où ils passent l'été doit être vendue. Finalement, c'est une personne étrangère à la famille (un homme d'affaires ami) qui tranche quant au sort du domaine où la famille a vécu ses plus beaux moments ensemble. STAN présente la pièce dans un superbe décor. L'immense plateau nu est dominé par de hautes portes-fenêtres montées sur roulettes, devant lesquelles sont suspendues de longues persiennes. La toile de fond ressemble à un tableau paysagiste qui a été effacé. Ce décor offre énormément de possibilités d'arriver ou de partir en courant, de s'épier depuis partout et sous tous les angles, et de montrer beaucoup en même temps, sans pour autant produire une cacophonie d'impressions.

Els Van Steenberghe, *Focus Knack*, 26 mai 2015

Avec ses dix acteurs qui sont quasiment sans cesse en scène, cette *Cerisaie* propose un bel échantillon de jeu d'ensemble. Jolente De Keersmaeker (Liouba) et Frank Verduyven (Lopakhine) sont entourés d'un groupe nombreux d'acteurs jeunes pour la plupart, qui campent leurs personnages tragicomiques avec un plaisir évident. Presque comme si de rien n'était, ils bavardent sans s'écouter, tandis que les remarques importantes sombrent dans un océan de verbiage clapotant. C'est délibéré, bien sûr. Chez STAN les émotions restent modestes ou sont jouées avec une certaine ironie. Un baiser fougueux se solde par un « Délicieux ! » satisfait, un cœur brisé est caché derrière un regard qui se détourne. La mélancolie, la nostalgie sont bien là, mais c'est un ton de joie frivole qui domine. Dans cette *Cerisaie* légère comme une plume, les tragédies humaines se dérobent derrière la badinerie. Enjoués, les personnages dansent vers leur ruine.

Joukje Akveld, *Het Parool*, le 26 mai 2015



© Koen Broos

théâtre Garonne - scène européenne
Presse - Bénédicte Namont +33 (0)5 62 48 56 52
b.namont@theatregaronne.com